

V pour Vie

Roman

par Pascal GANIER

Copyright © 2020/2024, Pascal GANIER

Tous droits réservés.

Une fleur improbable
Dans la glace endiamantée
Nos regards s'immortalisent

1.....4

I

Il a franchi la limite, le seuil d'une maison maudite. C'est un pas de trop au bord du précipice. Pourquoi ne tombe-t-il pas ? L'homme le plus dévasté d'entre tous est là, tel une brindille incongrue sur une planète désertique. Il est un mort tenu dressé par quelque phénomène supra-naturel. Il est l'homme, cette viduité, le plus seul au monde, le plus étranger à l'existence, au point (de non-retour) d'être comme dématérialisé, une présence non pertinente. Il devrait se vaporiser, s'unir au néant qui l'entoure. Mais il est là. Il reste : être ou ne pas être au fond quelle importance ?

* * *

Il est l'homme le plus heureux au monde.

* * *

Isora. C'est elle.

Elle va poser à l'école des beaux-arts, toutes les deux semaines environ, si l'envie la prend. C'est l'une de ses activités de prédilection, comme chez un autre c'est la peindre. Habillée, nue, elle pose décontractée, totalement décomplexée. Parfois elle s'en trouve amusée. Cela n'a pas plus d'importance que cela : nous avons tous le même corps après tout. Nous savons bien quelles sont ces chairs masquées sous ces haillons, simples protections contre les agressions extérieures et les intempéries.

Que la société veuille qu'on s'habille, soit. Ici les convenances sont hors de propos, et cela lui va très bien. Autant que cette nudité lui va à ravir, tout autant que n'importe quel vêtement jeté négligemment sur ses épaules. Il devient là un habit de déesse.

Ce jour-là, c'est elle qui pose devant des étudiants affairés, affamés, flairant la bonne odeur du chef d'œuvre annoncé, qui toujours se dérobe. Et tout du long que durera la séance, ils vont croquer sur leurs feuillets un portrait les uns, un corps les autres, parfois un cœur à dévorer, ou ce que chacun peut bien avoir peut-être découvert.

Elle sourit. Non pas tant à cet instant par plaisir d'être là, ni qu'il faudrait sourire pour la pose, mais parce qu'elle a remarqué, au-delà des faisceaux de lumière qui la braquent, un élève qui n'a pas l'air très décidé à se mettre au travail.

Elle ne l'avait jamais vu, et il ne l'avait jamais vue. Mais elle sourit, sans lui montrer, s'efforçant autant que possible de cacher, un peu vainement mais ce n'est pas grave, que c'est lui qui la fait sourire. Parce que les minutes ont beau passer, tout au long de la séance de pose, il ne va pas amorcer la moindre ébauche de tracé. Il va la regarder simplement, la contempler, l'admirer, la dévorer des yeux autant qu'ils lui permettront, qu'ils voudront bien rester ouverts, ne pas se troubler, ne pas s'ouvrir non plus s'ils sont fermés alors qu'il rêverait.

Il n'est pas affairé, mais seulement présent en ce lieu à cet instant. Pour elle aussi le temps est comme suspendu, un peu à cause de lui. Elle se retrouve aussi dans la contemplation, dans l'acceptation de ce moment d'émerveillement offert.

La création artistique rejette l'importance de tout le reste au raz des pâquerettes. Ce qu'ils pouvaient ressentir en ces instants, était l'importance négligeable de la création artistique à côté de leurs présences.

Il la voit. Elle le voit. Et rien ne sera jamais plus comme avant pour ces deux-là. A cet instant ils se sont joints par le regard, découverts et reconnus. Autour d'eux gravite un univers qui s'affaire, se construit, se déchire, qui n'existe que pour eux. Ils sont là en contact, en fusion, et rien ne compte plus que ce tout formé par leur deux corps réunis, leur esprit fusionné dans la splendeur. Ils se sont retrouvés par une heureuse et divine synchronicité. Ils sont les seuls au monde l'un pour l'autre.

Lui c'est Rolland.

* * *

Il est l'homme le plus triste au monde.

* * *

Elle respire encore, étendue, suffocante, sur son lit de mort. Il est assis à ses côtés, dévasté – le cœur – dévoré par une rage qui l'étouffe, et qu'il étouffe, demeure épouvanté. Il est tétanisé, et meurt aussi à chaque souffle expiré péniblement du buste fragile étendu là. Ils sont tous les deux paralysés. Une éternité est déjà passée. Après tant de nuits de veille, les jours se confondent. Il ne reste plus qu'un temps, sans nulle alternance des jours et des nuits, qui s'éternise dans la torture. Il ne reste plus qu'une souffrance qui s'étire indéfiniment.

Combien de jours sans fin, appelés éternité, reste-t-il encore à parcourir ? Le sort de la pauvre Isora est inéluctable. Pourquoi faut-il qu'elle souffre encore ? La pire douleur est-elle encore un don que « le ciel » accorde ? Ce ciel ou l'enfer. Est-ce un don d'apprécier encore quelques secondes supplémentaires, celui de passer ensembles encore quelques instants insensés. Ne peut-on souhaiter dans cette vie (mais laquelle ?) pour le meilleur et pour le pire, toujours plus, plus de temps passé ensemble, plus de

vie, plus de torture... Le veulent-ils eux-mêmes ? Sont-ils à cet instant encore humains ?

Elle ne se plaint pas. Depuis longtemps elle a renoncé à accorder quelque importance que ce soit à cette douleur de chaque instant. Il sait pourtant qu'elle souffre atrocement. Il peut le voir dans ses yeux, il la ressent dans sa chair. Il l'entend même dans le parfait silence de cette pièce aseptisée. Il peut goûter à sa douleur, pourrait en décrire les moindres nuances, ne pourrait plus en dénombrer les fulgurances. Il espère qu'elle goûte à tout l'amour qu'il lui est possible d'extraire de son cœur dévasté pour espérer encore lui reverser. Autant qu'il peut, dans tout ce temps qu'elle pourra supporter, qu'elle voudra bien ou pourra encore un peu lui accorder, il est à ses côtés, tout éveillé, présent pour elle, et ravagé.

Il est là, avec elle. Elle est, aujourd'hui comme hier, la seule raison de son existence, l'ultime torture.

* * *

Ils se connaissent bien maintenant. Elle a posé pour lui plusieurs fois déjà, pour lui seul. C'est arrivé comme ça naturellement, le plus simplement du monde. Maintenant ils peuvent se voir chez l'un ou l'autre de façon plus informelle, sans raison professionnelle particulière, mais pour la seule et simple envie de se voir. N'est-ce pas ce qui se produit quand deux personnes se reconnaissent ? Leurs cheminements se rejoignent, et leurs actes s'accordent.

Ils se sont vus seulement quelques fois, mais longuement, des journées toutes entières organisées pour leurs entrevues, et qui sont passées si vite qu'il fallait déjà songer aux suivantes. Le temps passe insensiblement quand ils sont ensemble, même

aussi quand ils sont loin l'un de l'autre, car finalement ils sont encore un peu ensemble. Qui donc a décrété que pour qu'il soit possible de se dire proche ou non de quelqu'un, il ne fallait pas en être éloigné de plus de telle distance ? Un chiffre bien variable d'une personne à l'autre...

Ils savaient bien l'un comme l'autre ce que tout cela voulait dire, à quoi tout cela rimait. Et il lui insufflait son regard d'amoureux transi, tandis qu'elle le délectait de ses mots enivrants. Ils cheminaient ensembles sur la route, jouissant chacun et l'un de l'autre des merveilles de chaque instant, des petits bonheurs traversés tout du long du chemin, de toutes les surprises d'un nature magique. Ils pourraient s'émerveiller encore longtemps des découvertes à venir. Ils pourraient s'extasier des bonheurs que le hasard encore leur accorderait. Ils n'étaient pas près de se lasser.

Ils n'en demandaient pas tant. Ils étaient ensemble, tout l'un pour l'autre. Que pouvait-il bien exister d'autre ? Ils ne se posaient pas la question. Cela suffisait.

* * *

Ils se sont retrouvés chez lui ce jour-là. Il aurait pu en être autrement : il n'importe pas si tel ou tel jour ils sont chez l'un ou l'autre, du moment qu'ils sont soit chez l'un, soit chez l'autre. Ils ne regardent même plus vraiment le jour qu'il est. Le lieu, pas vraiment plus.

Lui est amateur de café, et elle est amateur de thé. Par conséquent elle aime aussi le café et lui le thé. Est-ce que tout est transformé lorsque l'on n'est plus seul ? Il faut bien aimer ce que l'autre aime, quand bien même on n'aimait pas, avant. Ce n'est pas qu'il s'agirait d'une obligation. C'est que l'on se trouve transporté. Ces deux-là sont en effet transformés. Ils se sont armés du propre de l'autre.

Chez lui tout le matériel est là pour l'apprécier, et finalement ce qu'il préfère c'est utiliser le moulin avec lequel il va moudre le café en grains, et les saveurs dès cet instant, la cafetière à piston avec laquelle il va infuser la poudre dans une eau de température mesurée. Elle a sorti ce qu'elle a avec elle où qu'elle aille d'essentiel pour infuser le thé : un gaiwan et une tasse. C'est suffisant pour apprécier la dégustation qu'ils vont s'offrir.

Chacun prend ce soin particulier à jouir de cet instant de préparation minutieuse, que chacun exécute offrant à l'autre le spectacle d'un rituel bien rôdé, sans le moindre geste parasite, et tout naturellement mené. Ils se reconnaissent bien là, dans l'impersonnalité d'un instant qu'on s'est efforcé d'épurer, l'esprit bien loin des stimuli d'un environnement tenu à distance, pénible de cacophonies. Ils retrouvent dans ce qu'ils voient en chacun d'eux tout leur intérêt, le centre de leur attention, un univers en eux-mêmes où tout s'imbrique. Dans l'harmonie comme dans la disharmonie, ils forment, ensemble, un tout qui leur suffit, où tout est tranquille, comme ça doit être, d'ordre et de désordre, sans confusion qui puisse les atteindre, quoi qu'il advienne dans le monde des hommes et l'incohérence de leurs agissements.

Une table basse carrée trône au milieu du salon. Elle renferme dans des casiers une partie de son matériel à infuser café et thé, et quelques plantes : fleurs de chrysanthème, boutons de rose... Autour quatre coussins sont posés au sol. Contre les murs sont placés pour travailler un bureau moderne, simple planche de bois blanc laqué, et un canapé pour se reposer, une bibliothèque, une vitrine pour ranger le matériel à infuser et les thés de toutes les couleurs. C'est un peu un salon zen, comme la tendance qui règne en leurs esprits.

Elle est venue avec son propre matériel, comme il en est ainsi bien souvent où qu'elle aille, pour quoi qu'elle fasse et quelle que soit la durée de sa sortie. Elle pose un à un ses instruments, son gāiwan et sa tasse, les dispose sur la table du salon, tandis qu'il moud doucement les grains de café dans son moulin mécanique. C'est un gāiwan en porcelaine blanche qu'elle a disposé devant elle, dans lequel elle a jeté les feuilles de thé qui y infuseront. Il verse le café moulu dans une cafetière à piston à petit volume. Une eau à 90, 100° conviendra pour leur liqueur à tous deux. L'eau versée dans son gāiwan, et la cafetière, ils attendent. Chacun respire les fragrances de sa propre infusion où vient se mêler celles de l'autre. Ailleurs, avec quelqu'un d'autre, ce salmigondis eut tout gâché, engendré un désordre impossible. Ici chaque élément, objet, son ou odeur, forme un tout qui les ravit, qui pleinement les comble, comme ils se doutent bien : à tort ou à raison. Du moment qu'ils sont ensemble...

Les odeurs se mêlent ; ça ne les dérange pas. S'ils voulaient, ils n'avaient qu'à se concentrer, porter toute leur attention sur les fragrances de leur seule infusion à chacun. Mais finalement, ils aimaient bien, aussi, les mélanges, des odeurs et les mélanges des genres. Dès lors que l'autre était là, chacun allait bien et tout était parfait.

Qu'est-ce que l'ordre, ou le désordre, calculé ou non, avait à voir avec cette histoire ? C'est un ensemble, un tout combiné qui les transportent. Au centre même d'un monde de chaos faisant loi, ils sont en communion, dans un point de fusion où il n'est plus question d'espace et de temps. La matière même n'existe plus : il y a leurs seuls esprits qui s'entremêlent ici, dans leurs liqueurs dont ils s'imprègnent, et une harmonie fabuleuse. C'est comme s'ils buvaient aux lèvres de l'autre, comme ils boivent leurs paroles, celles aussi de leurs regards, s'ils n'en étaient à présent à

s'embrasser fiévreusement, à s'enlacer, tels, aurait-on pu dire, des barbares à la jouissance subtiles, dans une exquise torture raffinée.

Ce soir-là leurs instruments se sont entrechoqués, et un gaiwan se brisa.

* * *

C'est comme un cri qui l'a sorti de son sommeil. A-t-il crié ? Il ne sait plus. Aurait-il fait un mauvais rêve ? Il ne s'en souvient pas. Tout ce qu'il craint est d'avoir troublé le sommeil de sa compagne. Il tourne la tête vers elle et la découvre les yeux ouverts, qui le regarde en souriant.

Il lui dit comme il est désolé ; elle que ce n'est rien et de ne pas s'en faire.

Il va se rendormir bientôt, et elle se replonge dans une obscurité pleine d'ombres dans cette chambre, comme suspendue dans une nuit amie-ennemie. Les songes de bonheurs et de soucis défilent devant ses yeux, si ce n'est des visions de cauchemar qu'elle commence à bien connaître, comme des alliés avec qui converser tout bas, lui adressant des propos sans logique, mais tout naturellement et parfaitement acceptés, dans l'impossibilité de les éviter. C'est l'évidence d'un extraordinaire devenu la norme.

Comme elle demande s'il a connu la chaleur du soleil qui dresse les tiges de fleurs qui se tournent vers lui, il lui montre le globe orageux d'un éclair suspendu sous terre, qu'en un instant elle reconnaît et embrasse, avant qu'une autre image surgisse, que continue l'échange ainsi indéfiniment. C'est une succession de mots et de formes sublimes ou terribles, ou les deux mêlés, qui reviennent plusieurs fois à l'identique ou nuancés, ou disparaissent définitivement remplacés par d'autres encore plus ou moins inhabituels et ténébreux.

Ce qu'elle ressent, elle ne peut, ou ne voudrait le dire, ne peut ni l'accepter, ni le refuser. Ca la traverse. Hors de contrôle elle transperce les nuits comme une fusée hors de l'atmosphère terrestre s'arrachant.

* * *

Isora et Rolland se sont levés frais et guillerets. On est tout sourire. Il fait bon. Pourtant on sent comme un parfum d'orage. On fait comme si de rien n'était et on n'y pense plus. On préfère cela. On remet à plus tard le souvenir de mauvais moments, s'il en survient, ceux qui causeraient une empreinte plus importante, utile pour se souvenir de quelque danger à éviter à l'avenir, comme dans les temps très anciens pour des questions de survie. Mais alors qu'on vit sa vie, on préfère voir le beau côté des choses. On va préférer un sourire mystérieux à un rictus répulsif, peut-être lié à quelque maladie terrible, dont le souvenir s'inscrirait malheureusement bien plus longtemps.

L'espoir et la curiosité rend les hommes aveugles et déraisonnables, sans lesquels ils pourraient se voir différemment : comme des morts ambulants. - Bonjour monsieur le mort. - Bonjour madame la morte, quel beau temps aujourd'hui. - Avez-vous vu ma nouvelle table de salon ? Elle m'a coûté la modique somme de 300 billets ! Bon sang, moi qui aurait dit 30, c'est qu'elle doit être d'une sacrée grande valeur, et sacrément belle ! - Si nous sortions ensemble un de ces jours ? Nous irions au restaurant, et je nous choisirais la meilleure des viandes et le meilleur des vins. Je vous assure : le sommelier nous garantira qu'il n'aura aucun goût de vinasse. - Bon, dans ce cas, s'il nous le garantit j'accepte, et nous pourrions dire à nos voisins que nous avons partagé le meilleur des vins. - Si jamais il pleut ce jour-là, nous n'aurons qu'à dire que ce n'est qu'un peu de sueur, liée à notre excitation... Et dans la tête de chacun de ces morts, une petite voix s'accorde pour se dire : « J'espère que tout se passera bien. Après tout, tout

se passe bien pour les autres. Pourquoi cela se passerait-il mal pour moi ? Pourquoi n'aurais-je pas droit à un peu de bonheur moi aussi ? »

Rolland a emmené Isora voir son médecin, parce qu'il est parfois bon d'écouter la voix d'un étranger. Un médecin, c'est l'autorité idéale pour les rassurer, se persuader que tout va bien. C'est la discipline scientifique par excellence, celle de tous les honneurs, sans appel, contre laquelle il n'est rien à répliquer. Et puis un médecin c'est aussi la personne qu'elles auront tout loisir d'accabler si par extraordinaire quelque chose n'allait pas bien. Ces professionnels, qu'on a la plus grande peine à appeler « humain », ne sont-ils pas faits pour cela ? Comme elle lui disait se sentir juste un peu faible, il se disait qu'ainsi, ce serait vite réglé, par le biais du praticien, et sa voix d'ange et de démon, si impavide, qu'on ne pourra que l'être soi-même.

C'est juste une petite voix dans la tête, une impression diffuse, indéfinissable, que quelque chose ne tourne pas rond. Elle s'égosille, mais on ne l'entend pas. C'est un interlocuteur muet, qu'on ne veut pas prendre la peine de considérer. On ne le veut pas. On ne le connaît pas et on ne veut pas le connaître. Pourquoi le considérer : on ne peut pas lui faire confiance. C'est l'étranger en soi, qui cherche à nous tromper. Celui qu'il faut écouter, c'est le médecin de famille, cet étranger de confiance, en voie de disparition. A défaut on écoute le médecin traitant, celui à qui l'on peut rétorquer des objections si l'on veut, car même lui est empli de doutes en ces temps de sciences confuses, à qui l'on peut faire un procès si quelque chose nous a mécontenté. Il 'y est

absolument pour rien, mais il est là pour ça aussi. Pourquoi se gêner ? S'il cherche tant à s'en protéger, c'est bien parce qu'on le peut et que de nos jours on ne s'en prive plus.

- « Vous avez une anomalie du gène de la protéine PrPc. »

Fallait-il rire ou pleurer ? Ils s'interrogeaient du regard, en se contenant, tandis que le médecin marquait une pause. Il n'aurait pas fallu être incorrect, et éclater de rire face au spécialiste manifestement dans ses sphères. Ils ne manifestaient rien physiquement. Le médecin n'aurait pu percevoir aucune manifestation sur leur visage, alors que dans les regards ils s'échangeaient bien des rires. Le docteur prenait peut-être des pincettes pour leur annoncer son diagnostic. Ils restaient silencieux, tout ouïe, attendant la suite qui leur permettrait de savoir comment donc agir face à un mal semblait-il découvert malgré tout.

Après cette courte pause, il continua :

- « C'est une encéphalite spongiforme transmissible, autrement dit une Insomnie fatale familiale ».

Le docteur était un peu gêné, mais sûr de lui, il ne pouvait dire autre chose que ce qu'il en était. Il avait annoncé un diagnostic sans appel au couple qu'il aurait vu afficher, s'il avait mieux regardé, des airs de gravité. Insomnie, ils le savaient déjà, familiale, on devait pouvoir pour le moment mettre le mot de côté, fatal, celui-là pouvait être pour eux de la plus haute importance.

Isora allait mourir dans les six à trente-deux mois.

* * *

Il est l'homme le plus heureux au monde.

* * *

Ils sont ensemble, et c'est un rêve qu'ils vivent. Les jours, ils se racontent les images qui sont venues bercer leurs nuits, et leurs rêves se mêlent à leurs jours de splendeur, comme une lune visible de jour et un soleil de nuit. Ils se réveillent et se voient, se sourient : sont-ils encore en plein rêve ? Est-ce une réalité débordante de surnaturel ? Ils ne peuvent jurer de rien. Ils vivent comme en apesanteur le simple don d'un bonheur qu'ils n'auraient cru existant sur terre. Et tout leur semble si simple, si naturel, le passé comme diffus, le futur si loin. Parfois la faim qui les tiraille est un plaisir, qu'ils assouvissent ou bien oublient déjà basculés dans une autre réalité fabuleuse.

Le soleil brille tous les jours, et les éblouie comme au réveil après une nuit passée dans les grondements tonitruants d'orages fabuleux. A moins que ce ne soit le corps de l'autre resplendissant de tout son éclat dans leurs yeux qui s'ouvrent à l'univers et l'embrassent.

Si la nuit venue, une lune est là, ils se devinent, et s'il fait nuit noire, ils se voient encore, se comprennent de tous leurs sens. Le regard inutile, ils peuvent encore user du goût, de l'odorat, de l'ouïe, du toucher, ainsi que de son imagination et de son intuition ? Même les yeux fermés, ils peuvent encore ensemble dans une parfaite entente vaquer à leur occupations selon leurs envies, s'infuser café ou thé, s'orienter dans le noir pour s'en aller saisir une bouteille d'eau ou le bras de l'autre...

Ils se goûtent comme la mer poulèche la plage. Et le jour laisse place à la nuit, et la nuit au jour. Leurs corps s'entremêlent dans cette continuelle alternance. Comme la terre tourne, ils fusionnent et tournent avec, dans une danse vertigineuse.

* * *

Il est l'homme le plus triste au monde.

* * *

Le moment est venu. Ils voient bien sa pertinence à présent, comme sa consistance. C'est matériel, comme palpable dans l'air, comme on sent un orage imminent. Comment la reconnaissance de l'instant fugace peut-il se lire dans le regard de deux personnes qui se connaissent par cœur, l'un dans un instant de lucidité, l'autre remettant un pied sur terre après avoir traversé l'enfer dans l'effroi ? C'est un message dans le regard transcendant les mots.

Elle eut un tressaillement, un mouvement imperceptible vers lui venu avec le peu de force qu'elle put rassembler. Instantanément, ou par instinct, il comprit tout et se pencha vers elle, tendant l'oreille vers des lèvres qui ne connaissaient presque plus que des mots délirants, parfois des insanités, ou ne savaient plus depuis bien longtemps qu'un silence pétrifié :

- « Promets-moi de prendre soin de ma sœur. Nous étions tout l'une pour l'autre. »

Elle était morte.

* * *

Leur vie est devant eux. L'avenir est aux enfants. Ils le sont encore eux-aussi alors qu'Isora vient d'avoir son premier. Ils le tiennent à tour de rôle, comme la promesse de jours radieux, un avenir à croquer comme une pêche mûre et juteuse.

Rolland est confiant : la réussite est avec eux. C'est sans doute ainsi qu'il doit en être quand on vit dans la joie, quand tout ce qu'on fait et qu'on vit est tout ce qu'on aime. Il est architecte, elle est styliste. Ils gagnent bien leur vie, et les objectifs

professionnels de chacun, qui s'entrecroisent, garantissent assurément déjà – mais ce n'est cependant pas primordial – à leur enfant le choix dans la vie ce qu'il voudra faire au gré de son inspiration. Mais il ne devra pas non plus se montrer insouciant. Ils devront l'élever à la mesure de leurs espoirs – lesquels en cet instant consiste juste en une belle famille –, toujours plus haut, vers les cimes qui font des hommes des êtres dotés de raison et surtout d'un cœur.

Isadora, la sœur d'Isora, est marraine. Elle leur a soufflé dans un sourire le prénom d'Evy, mais peut-être est-il déjà décidé... Gaspar, le parrain et ami de Rolland, devra attendre une autre fois qu'un garçon se présente... Il y a des périodes dans la vie où le monde entier est rose.

* * *

Effondré, il l'était déjà, n'aurait pu l'être plus, alors que le destin s'acharnait sur eux, il enfonçait encore le clou d'un second coup de masse : il est au chevet d'Isadora, la sœur aînée d'Isora, victime à son tour d'I. F. F. précoce. Dans la chambre il règne un silence de mort où s'entendent à peine de lentes respirations.

Il est comme un mort, ayant perdu toute maîtrise les événements de toute nature, sur sa vie, celle des autres plus encore (si tant est qu'on puisse avoir une maîtrise sur la vie d'un autre). C'est comme si le sort avait voulu lui montrer son insignifiance, la petitesse des hommes, leur imperfection et leur fragilité. Trop de bonheur n'est pas possible sur terre, ne saurait aboutir qu'à autant de malheur.

Isadora, après le décès d'Isora, avait fait les examens, non nécessaires ni pertinents, mais prescrits, qui l'avaient révélée atteinte du même mal. Elle savait que sa vie allait s'orienter vers la même issue, vers une horreur qu'elle avait déjà acceptée, et laissait

venir. Elle préférait se souvenir des bons moments passés plutôt que de penser aux inéluctables mauvais moments imminents, faible consolation. Elle se montrait sereine. Rolland était comme fou.

Comme ces pauvres êres en leur fin d'existence, sans être atteint du même mal, Rolland eut un éclair de lucidité entre les délires qui lui dévastaient l'esprit, et se pencha pour souffler à l'oreille de la femme étendue à ses côtés :

- « Je te demande pardon Isora. »

Mais c'était Isadora qui était étendue là, déjà morte depuis quelques heures.

* * *

Le jour des noces tout était parfait. La perfection serait-elle de ce monde, ainsi que le montre ce jour et cette lumière divine ? Serait-elle dans la façon de regarder, et serait-on alors extralucide, ou se pourrait-il qu'on se leurre soi-même ? Peu leur importe. Elle est là, avec eux. Ils la reconnaissent et la vivent, l'embrassent autant que possible, comme ils empoignent un avenir qui leur sourit.

La mariée a les yeux marron. Une épaisse chevelure noire entoure son visage rond, comme un globe qu'on prendrait entre ses deux mains pour tourbillonner avec. Son sourire dévoile de larges dents blanches qui devaient appartenir à de très anciennes tribus carnassières, depuis converties à des pratiques plutôt veggies, quand elle ne dévore pas son compagnon ravi qui l'imité.

- « La mariée veut-elle prendre Rolland ici présent pour légitime époux, le chérir, dans l'adversité, l'accompagner dans la réussite et les échecs, le soutenir dans la santé et dans la maladie ? »

Un instant il leur vient à l'esprit qu'il leur est dit n'importe quoi : adversité, échecs, maladie. Mais l'instant d'après cette pensée est déjà tombée dans l'oubli.

- « Je le veux. »

Le marié est un peu plus grand qu'elle, même si aujourd'hui c'est imperceptible, avec les talons qu'elle porte. Ses yeux verts brillent dans ceux d'Isora, et avec ses cheveux châains-clairs bien court, ils contrastent un peu, mais s'accordent bien de leur sourire. Il est mince, les joues légèrement creuses : on pourrait le dire trop mince, la santé sans doute négligée par des années de pratiques festives, d'avant qu'il ne connaisse Isora. Depuis ils ne firent de fêtes qu'ensemble, et l'un de l'autre, et puis ce fut pour orienter leur vie vers plus de bien, de bonheur et de création.

- « Le marié veut-il prendre Isora ici présente pour légitime épouse, la chérir, dans l'adversité, l'accompagner dans la réussite et les échecs, la soutenir dans la santé et dans la maladie ? »

Encore une fois, il vient à l'esprit de Rolland la pensée : « Quel imbécile celui-là ! ».

- « Je le veux. »

Le bouquet de la mariée fit un arc de cercle dans les airs et se posa dans les bras d'Isadora, tout à coup rayonnante, sous des projecteurs qui la révélaient à la gent masculine, qu'elle honora d'un large sourire, bien que préférant l'autre.

Dans leurs robes blanches, décorées à l'identique de discrètes fleurs en relief (des Edelweiss, la rare fleur blanche des montagnes suisses, en honneur à leurs lointaines origines), les deux femmes connaissaient un de leur plus beaux jours.

* * *

Rolland a perdu pied. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, ayant tout perdu, et perdu en tout lui-même, dans le plus total dénuement, la plus totale incapacité à remettre de l'ordre dans ses idées, nécessité qui ne lui viendrait même pas à l'esprit. Il lui serait simplement impossible de s'occuper des formalités qui surgissent à la suite du décès d'un proche.

C'est son ami qui s'est occupé de tout pour Isora, qui s'en occupe à présent pour Isadora. C'est le jour où celle-ci se fait incinérer à son tour, ainsi qu'elle l'a souhaité, ainsi qu'il pensait que sa sœur aînée l'aurait souhaité, « afin que même leur corps à toutes deux se rejoigne dans les vapeurs par-delà la mort » avait un jour dit Isadora... Rolland et son ami qui le soutient, littéralement (sinon on le verrait s'effondrer), sont venus, mais tout le monde ne peut être très présent d'esprit.

Alors que le cercueil pénètre les flammes, Gaspar voit des images de corps pulvérisés par les flammes et la chaleur, des corps qui autrefois plein d'allant, de vivacité et de joie, se retrouvent comme du jour au lendemain à l'état de cendres, stériles résidus de chairs anonymes sur lesquels on tire un trait. Il n'ose pas imaginer ce que peut bien traverser Rolland, dont pour le moment l'esprit a comme ainsi dire disparu avec celui de son Isora.

L'exclamation de Rolland emplit la pièce, mais personne n'a reconnu le mot prononcé comme étant celui d' « Isora ». Son ami ne dit rien. Il sait que c'est trop confus pour le moment dans l'esprit de Rolland, pour qu'il puisse même alors faire la différence entre ces instants de l'incinération de l'une ou de l'autre.

* * *

Tout leur sourit. Leur confiance en la vie les préserve et renforce. Ils marchent en parallèle un « rayon » de sécurité autour d'eux. Ils font ce qu'ils aiment, maniant le crayon, lui surtout pour la croquer. Il est architecte, elle est styliste. L'art est en eux comme dans leur vie, et sur le papier. C'est leur vocation, les domaines où ils excellent et s'épanouissent. Ils font les miracles que la vie leur révèle. Il travaille sur le dessin de leur future demeure, elle dessine les créations auxquelles au gré de l'humeur ils vont donner vie...

Ils gagnent bien leur vie, sans trop d'effort, n'exerçant pas vraiment un travail, mais menant leur vie professionnelle comme ils mènent leur vie personnelle.

Comment savoir si l'on rêve quand on mène une vie de rêve ? Bientôt leur maison va s'édifier, où ils pourront s'installer, fonder un foyer. Ils vont y vivre et travailler à loisir, reconnaissant chacun de la présence de l'autre. Ils rayonnent, et les hommes sur leur passage sont emplis de gratitude d'avoir eu comme un aperçu du bonheur qui ruissèle sur leur passage.

* * *

Il est l'homme le plus triste au monde.

* * *

Rolland, effondré, touche le fond, accompagné des substances qui l'apaisent, l'insensibilise et le catapulte dans l'oubli, pour un temps, d'un bonheur révolu, qui fut peut-être une illusion. Mais chaque objet dans son salon, le peu qu'il a, éparpillé, brisé au sol jonché de bouteilles vides ou mi pleines, lui rappelle des instants où il connut ce qu'était un sourire. Il voit passer devant ses yeux le visage d'Isora, et un sourire qui

devient rictus, redevient sourire, et change encore pour le jour et la nuit, le rire et l'horreur...

Tabac et alcool sont son quotidien, sa nourriture. Pour toute lumière, il lui reste une radio et un ordinateur, en permanence allumés contre le silence et les nuits. Il se réveille trempé de sueur, saisit comme machinalement ce qu'il trouve comme bouteille entamée. Il lui faudra bientôt recommander, si possible sans se tromper. L'ordinateur fonctionne pour cela. Il lui suffit de cliquer sur le bouton « recommander ».

Il se réveille et se rendort. Il voit des vivants et des morts. Isora se dresse devant lui, souriante, lumineuse, aveuglante. Bientôt elle grimace, et ses chairs se disloquent, des vers et divers insectes se déversent de plaies qui apparaissent ici et là, sur elle, sur lui... Parfois son squelette s'effondre devant lui comme un château de cartes. Tout tremble. Le monde s'est effondré tout autour avec lui. C'est la fin des temps. Le monde brûle. Il est un étranger, raccroché aux hommes encore un peu par les battements d'un cœur fou qui le pousse à ne souhaiter, n'accepter et ne comprendre que l'oubli.

Il avale une soupe de cervelle, et devient lui-même les délires issus de son cœur révolté. Son amour est la mort. Sa vie est morte. Il n'en peut plus, et n'en veut plus, veut sombrer totalement dans l'oubli de lui-même.

* * *

Il est l'homme le plus heureux au monde.

* * *

Isora se réveille dans un cri, qui le réveille aussi. Rolland la voit redressée à ses côtés, les mains sur les yeux. Il l'empoigne, tous les sens instantanément en alerte, lui montre

qu'il est là, avec elle, qu'elle n'a rien à craindre. Ce n'était qu'un quelconque mauvais rêve.

- « Allons, ce n'est rien. Je suis là... »

Il n'en sait rien, mais ne peut que s'en douter. Il n'y a pas grand-chose à craindre après tout d'un simple cauchemar.

- « Mais c'était vraiment horrible.

- Mais non voyons, l'horreur ça n'existe pas pour toi, pour nous. D'ailleurs si elle existait je ne la laisserai jamais t'atteindre. Tu le sais bien. Et puis qu'est-ce que tu as vu ? Ca ne devait bien pas être si terrible.

- Oh, je ne sais plus trop, mais c'était une horreur inouïe. »

Ça commence à passer : elle a déjà oublié de quoi il s'agissait. Il leur reste encore une petite sensation du mauvais rêve à gommer.

- « Aller, debout ! Commençons la journée dès maintenant. Il y a à faire. »

Ils sont à mi-parcours de leur voyage de noces. Pour l'occasion, ils ont prévu rien moins qu'un tour du monde, avec pour point culminant l'Asie, la Chine et surtout le Japon, aux sources de leur appétit commun pour les thés.

Rolland songe qu'il serait peut-être bon pour eux de se passer d'excitants ce jour-là, qu'en ces jour et nuit à venir il ne vienne que de doux rêves, pareils à ce qu'ils vont vivre ce jour-là. Il tire les rideaux et dévoile la vision d'un paysage, encore obscur, offrant le mont Fuji à leurs yeux ébahis. Ils ne sont pas au bout de leur voyage, et vont travailler, ce jour-là, et tous les jours à venir, à l'élargissement de leur propre esprit.